

“SI BEMOL,”

PAR JULES-JÉHIN PRUME

Comédie en un acte, écrite en février 1901 et représentée pour la première fois le 21 mars suivant au Monument National (Soirées de familles).

PERSONNAGES

FRANTZ D'HERSTHAL, violoniste. (Français) 30 ans.
MAUD LESLIE, son élève. (Américaine) 20 ans.

La scène se passe à Paris de nos jours.

La scène représente une pièce tenant tant d'un salon que d'une chambre de musique. A gauche, un piano; puis chaises, pouf, table, casier et instruments de musique, etc., etc.

Au lever du rideau, Maud joue du violon *ad libitum*, (1) un accompagnateur est au piano et Frantz, un archet à la main, donne le mouvement du morceau.

SCÈNE UNIQUE

Maud (*gaiement*).—Etes-vous content ?

(*L'accompagnateur se retire*).

Frantz.—Oui et même beaucoup; cependant, pour vous prouver que la perfection n'existe pas ici-bas, (*lui montrant la musique*) voyez ceci.

Maud.—Et bien ?

Frantz.—Comment appelez-vous cette note ?

Maud.—Mais, c'est un... si bémol.

Frantz.—Certainement ! alors pourquoi avez-vous joué un... si naturel ?

Maud (*étonnée*).—Moi, j'ai joué un... si naturel ?

Frantz.—Tout ce qu'il y a de plus naturel, mais le mal n'est pas grand et on peut y remédier facilement.

Maud.—Vous m'étonnez et je suis toute confuse... vrai, là, vous ne m'en voulez pas trop ?

Frantz.—Vous en voulez pour si peu de chose...

Maud.—D'autant plus, n'est-ce pas, qu'il sied toujours mieux à une femme d'être... naturelle ?

Frantz.—Au point de vue physique ceci est très exact, mais en musique ?...

Maud.—La musique n'est-elle pas toute d'harmonie ? et l'harmonie dans la nature ou dans l'être créé, n'est-ce pas la même chose ?

Frantz.—Vous devenez poétique...

Maud.—Quoi de surprenant à cela : poésie, musique, femme, n'y a-t-il pas dans tout ceci une grande ressemblance ?

Frantz.—Les poètes, gens essentiellement rêveurs, le prétendent, mais du rêve à la réalité, grande est la distance, aussi sont-ils généralement, en pratique, de forts mauvais clercs.

Maud.—Alors, vous ne trouvez pas naturel que la femme soit comparée à la musique et à la poésie ?

Frantz.—Comparée, non ! Mais la femme, possédant en elle les charmes de la musique et de la poésie, constitue un être à la fois terrible et charmant qui attire le cœur de l'artiste. Par sa beauté, elle exalte son imagination, le grise par son parfum et le pousse le plus souvent aux plus géniales conceptions.

Maud.—Voyez-vous, la femme est par elle-même toute une poésie ! Celle qui comprend son rôle doit régner entièrement sur les cœurs, ce cœur fut-il celui d'un artiste ! Son essence doit être la poésie de l'existence, sa parole la musique de l'âme !

Frantz.—Comme vous êtes étrange !

Maud.—Vous me trouvez étrange ?

Frantz.—Oui certes, car vos paroles ont quelque chose de vague et de charmant, que je ne puis définir.

Maud.—Mais, c'est très intéressant ce que vous me dites là !

Frantz.—Aimez-vous la musique moderne ?

Maud (*s'asseyant sur le pouf*).—Beaucoup.

Frantz (*s'asseyant sur une chaise, au-dessus*).—Vous avez pu, alors, vous rendre compte, qu'elle se composait d'effets harmoniques qui, au premier abord, paraissent singuliers. On ne sait, au juste, si l'harmonie est fautive ou non; puis, petit à petit, l'oreille s'y fait; le système nerveux, d'abord tendu à se rompre, se relâche; puis, c'est comme un engourdissement, un

charme qui pénètre graduellement et envahit bientôt les moindres recoins de l'être...

Maud.—Et vous me comparez à cette musique ?

Frantz (*se lève, fait quelques pas, et après un silence*):—Si nous continuions notre leçon ?

Maud.—Avec plaisir. (*Elle se place devant le pupitre et joue les premières mesures du morceau. Soudain, elle s'arrête et à Frantz qui se trouve près d'elle*): Pourquoi ne jouez-vous pas avec moi ?

Frantz (*prenant la scène*).—Pas aujourd'hui.

Maud.—Ceci n'est pas une raison.

Frantz.—Je me sens trop nerveux.

Maud.—Nerveux vous ?... N'avez-vous pas l'habitude, à chaque leçon, de jouer avec moi ?

Frantz.—C'est vrai; mais, je vous en prie, ne me questionnez pas, je ne puis vous répondre.

Maud (*allant à lui*).—Comment se fait-il, que M. Frantz d'Hersthal, le plus célèbre violoniste de Paris, soit nerveux avec une petite fille ?

Frantz.—Une petite fille... C'est le moment de dire qu'il n'y a plus d'enfants !

Maud (*prenant la scène*).—Méchant !

Frantz.—N'est-ce pas vrai ?

Maud.—Je ne suis pas encore bien vieille... je n'ai que vingt ans !

Frantz.—L'âge du rêve !

Maud.—Comment ?

Frantz.—Je dis que vous êtes encore à l'âge du rêve; à cette période de la vie où, comprenant déjà l'intensité des sentiments divers qui l'agitent, le cœur peut, comme une rose, entr'ouvrir ses feuilles et éclore à l'amour !

Maud.—Je crois que c'est vous qui devenez poète.

Frantz (*prenant la scène*).—Si je continue, je finirai par dire des bêtises.

Maud.—Certes oui... Et cependant... voyez ma main, n'est-ce pas celle d'une enfant ?

Frantz.—J'avoue...

Maud.—Et mon bras ?...

Frantz (*prenant la scène*).—Le terrain devient brûlant !...

Maud.—Que dites-vous ?...

Frantz.—Je dis que si toutes les Américaines sont comme vous, les Etats-Unis doivent être un pays adorable et charmant, mais... bien dangereux...

Maud.—Dangereux !... (*raillieuse*) La police chez nous est fort bien faite.

Frantz.—Je n'en doute nullement... mais ce n'est pas de cela dont je veux parler...

Maud.—Et, il n'y a plus de sauvages...

Frantz.—Ceux-ci étaient mille fois moins dangereux que vos jolis yeux...

Maud.—Des compliments ?...

Frantz.—Pardon, mais je le pensais.

Maud.—Exprimer trop bien ce que l'on pense est parfois dangereux.

Frantz (*à part*).—Où veut-elle en venir ?

Maud (*insinuante*).—N'est-ce pas vrai ?

Frantz.—Voyons, dites-moi, toutes les Américaines sont-elles comme vous ?

Maud.—Comme moi ?...

Frantz.—Ont-elles ce sourire captivant qui enchaîne, ce charme qui pénètre jusqu'au plus profond de l'être, qui trouble, qui fascine... en un mot qui grise comme le liquide d'or du champagne ?...

Maud.—Vous avez de nous une charmante opinion.

Frantz.—Elles sont capiteuses !

Maud.—Vraiment ?

Frantz.—Troublantes.

Maud.—J'avais toujours cru, cependant, que les Français trouvaient les Anglaises ?...

Frantz.—Ah ! mais arrêtez; les Américaines ne sont pas des Anglaises ! Elles sont...

Maud.—Elles sont ?

Frantz.—Les Parisiennes du Nouveau-Monde.

Maud.—L'Américaine a peut-être beaucoup de la Parisienne, mais en plus, c'est un être fantasque, comme vous disiez... étrange ! Elle est à la fois sérieuse et volage; elle aime à jouer avec le danger; mais presque toujours certaine de ne pas succomber, elle aime à plaire; (*prenant la scène*) nous aimons à être trouvées jolies, nous aimons qu'on nous le dise,

mais pas plus. Nous aimons qu'on nous désire, mais chut... pas plus... (*elle s'assied*).

Frantz (*s'asseyant sur le pouf*).—Mais c'est terrible ce que vous me dites là !...

Maud.—Et pourquoi terrible ? Nous voulons bien consentir à ce que l'on nous fasse la cour, mais il faut y mettre des formes, encore des formes, toujours des formes.

Frantz.—Vous m'étonnez ?

Maud.—Vous autres, Français, vous ne comprenez pas la résistance, pour nous, c'est un jeu. Si vous veniez en Amérique, vous verriez ces sauvages amérindiens bondir sur leurs coursiers à travers les plaines ou les sentiers des montagnes; elles vont dans leur course fiévreuse, les cheveux au vent, la tête fièrement rejetée en arrière, les narines frémissantes, lançant leur cheval frissonnant jusque sur le bord des précipices où l'on croit les voir s'abîmer, puis elles reviennent souriantes, se moquant du danger. Telles nous sommes sur notre sol américain, telles nous sommes en amour; aimant à plaire, à être admirées, nous cotoyons sans aucune crainte ce gouffre dangereux, sachant bien que nous n'y laisserons pas tomber notre cœur.

Frantz.—Mais c'est un jeu cela, un jeu cruel et terrible ?

Maud.—Non, c'est au contraire un jeu charmant, qui a nom le... flirt.

Frantz.—L'épouvantable mot.

Maud.—Le flirt est à l'amour, ce que la plaisanterie est à la conversation.

Frantz.—Non, mille fois non ! c'est un amusement dont il ne me plairait pas d'être victime.

Maud (*sournoise*).—Croyez-vous ?

Frantz.—C'est très mal.

Maud (*joignant l'action à la parole*).—Quel mal y a-t-il donc à sourire, à regarder sournoisement sa victime... ?

Frantz.—Mademoiselle !

Maud.—A faire pénétrer dans ses veines le charme ardent du désir, à lire dans ses yeux une passion saine et vraie...

Frantz (*suppliant*).—Miss Maud ?...

Maud (*de même*).—A froter sa main qui tremble, à se montrer caline, provocante, à découvrir dans un sourire l'émail de ses dents, la fraîcheur de ses lèvres roses...

Frantz.—Maud !... je...

Maud (*très calme*).—Si nous reprenions notre leçon.

La fin au prochain numéro

LES SPIRITES ET LE FEU

Les spirites prétendent non seulement faire parler les tables et promener les tabourets, ils prétendent agir sur les phénomènes de combustion.

Ainsi, les médiums commandent le feu. Une revue qui s'occupe de spiritisme, raconte que le fameux D. Home, étant en état de transe, se dirigea vers la cheminée, où flambait un feu de bûches, fouilla de ses mains dans la braise, et retira un tison ardent deux fois plus gros qu'un œuf. La flamme s'échappait à travers ses doigts. Une personne demanda à Home si elle se brûlerait, en prenant à son tour la masse enflammée. "Essayez," répondit le médium. La personne essaya et se brûla. Home mit ensuite un charbon ardent dans un mouchoir de batiste qui demeura intact. On vit, un autre jour, Home prendre un charbon rouge et le poser sur ses cheveux, qui étaient fins et légers comme du duvet. Des expériences analogues ont été faites sur un médium du nom de Hopcroft, qui tenait des braises dans la main pendant quatre ou cinq minutes.

On peut rapprocher ces faits exceptionnels de l'ancienne épreuve judiciaire, où l'on faisait marcher l'accusé à travers un feu ardent. Parfois, il ne se brûlait point.

NOËL SERGE.

) L'actrice eut, volonté chanter ou joue du piano.